

—Remontons, remontons toutes! crièrent ensemble les jeunes filles; il faut qu'elle vienne danser avec nous.

Et cette fois elles entrèrent sans crainte, mais Marguerite dormait encore, et elles n'osèrent la réveiller.

—o—

M. Marialin disait à sa femme:

—Vois-tu, ma chère, jamais je ne serai plus surpris que je ne viens de l'être, quand le geôlier est venu me dire que cet homme était obligé de vendre son tableau pour payer ses dettes; je suis allé voir cela; c'était une bonne occasion pour acheter pas cher...

Figure-toi un ange, rien qu'un ange; ce n'est pas grand'chose... Il n'y a ni personnages, ni arbres, ni rien qu'un ange, mais c'est le pur portrait de notre Marguerite; à cause de cela je l'ai acheté; il va l'apporter ici tout à l'heure.

—Qui? le peintre? dit Mme Marialin.

—Oui, lui-même, il faut bien le recevoir, car ce pauvre homme regrette son tableau; il pleurait en me le vendant, il disait que cela valait plus qu'une fortune.

En ce moment, Marguerite entra.

—Je vais te dire deux choses, lui dit son père; je viens de t'acheter un tableau, et le préfet demande ta main, le préfet, ma chère, entends-tu! le préfet, le premier fonctionnaire de notre département! Voilà ta mère qui en est toute suffoquée... Le préfet, ma chère, le préfet! quel honneur!...

—Je connais celui que je dois épouser, dit Mar-

guerite; je l'ai vu cette nuit en rêve; quand je le rencontrerai, je vous le dirai, mon cher père. Si c'est M. le préfet, nous verrons... mais j'en doute.

—Madame, dit une grosse servante en ouvrant la porte, un monsieur pauvre demande à vous parler.

—C'est le tableau, dit M. Marialin; faites-le entrer.

Un homme misérablement vêtu entra, portant sur ses épaules une toile qu'il posa devant le piano; puis, levant les yeux, il rencontra le regard de Marguerite, et resta frappé de stupeur.

—Mon père, dit Marguerite en lui montrant l'homme en haillons, le voilà; je suis sa fiancée depuis longtemps.

—Me reconnaissez-vous, lui dit Marguerite? Ecoutez... Et elle se mit à jouer la *Marguerite* de Schubert.

—Oui, c'est vous, dit cet homme d'une voix grave; vous m'avez rendu la liberté.

—Allez donc, dit Marguerite, et ne vous arrêtez jamais.

Moi, je garde ceci, ajouta-t-elle en posant la main sur le tableau. C'est mon souvenir et mon espérance, c'est mon bonheur et c'est ma vie.

—Et monsieur le préfet? dit Marialin d'un air égaré.

—Eh bien, dit Marguerite avec un sourire et en montrant l'homme pâle et grave qui était là, dites-lui que j'épouse un roi!

JEAN LANDER



DES VERS INÉDITS



COMME certains lecteurs de *la Vie Canadienne* nous reprochaient naguère de ne pas accorder suffisamment d'attention à [la poésie, nous nous permettons de piller dans l'œuvre inédite d'un ami, aussi aimable que modeste, pour satisfaire au goût des amateurs de vers et en même temps, pour aiguïser la curiosité de ceux qui aiment particulièrement la littérature du terroir.

Nous débiterons par deux sonnets, qui ne sont que la traduction en vers de deux *folklores* canadiens surtout connus au pays de Beauce. Ils sont tous deux bien français d'allure, ce qui peut déplaire aux uns, mais qui devrait être agréable au plus grand nombre. En tout cas les voilà, tels que trouvés dans les cahiers de notre ami, et "honne soit qui mal y pense"!

LE BRAILLARD DES "FERMES"

*Dans la Beauce jadis, au pied d'un très haut morne
Dont l'érosion offre un rustique tableau,*

*Dans le vent qui courbait l'érable et le bouleau,
Une voix glapissait: "Où remettre la borne?"*

*Un soir de Mardi-gras, sous une lune morne,
Suivant le chemin creux qui mène au "bord de l'eau"
Le Cid des "jarrets noirs", notre Coq Pomerleau,
Renfonça de son poing son grand feutre bicorné:*

*—"Le r'venant" ou le rbum te rendant furieux,—
"Va donc ta remettre où tu l'as prise, torrieux!"
Dit-il, pour rembarrer l'âme du Purgatoire.*

*L'argument décisif du Beauceron paillard
Lui parut tellement ad rem et péremptoire,
Que l'on n'entendit plus le sinistre braillard.*

Le sujet de ce sonnet est une légende de la Beauce. On s'imaginait qu'un habitant peu scrupuleux avait déplacé une borne pour agrandir son champ au dépens de son voisin. Après sa mort, il fut condamné à reve-